

Octave Mirbeau

Mémoire

pour un avocat

nouvelle présentée par Pierre Michel



Éditions du Boucher

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Ce livre numérique, proposé au format PDF & à titre gratuit, est diffusé sous licence *Creative Commons*.



Vous trouverez l'intégralité des dispositions de ce contrat ainsi que la légende des symboles utilisés sur cette page à l'adresse :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette édition n'aurait pu voir le jour sans l'indispensable & amical concours de M. Pierre Michel, président de la Société Octave Mirbeau ; qu'il en soit ici très chaleureusement remercié.

2007 — Éditions du Boucher
site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 978-2-84824-076-3



Autobiographie, vengeance
& démythification

LE 25 MAI 1887, Octave Mirbeau, sans tenir compte des recommandations du fidèle Paul Hervieu ¹, se décide à épouser Alice Regnault, ancienne théâtreuse et horizontale de haut vol, avec qui il est collé depuis près de trois ans. Mais, tout péteux, il se garde bien d'avertir ses plus chers amis, Claude Monet, Auguste Rodin, Paul Hervieu ou Gustave Geffroy, et c'est en catimini qu'il va procéder à cette union, jugée par beaucoup comme contre-nature, devant l'officier d'état civil du quartier de Westminster, à Londres, avant de fuir en Bretagne, à Kérisper, près d'Auray, les ragots parisiens, la commisération de ses proches et le mépris affiché de ses ennemis, qui savourent leur vengeance. Il sait pertinemment qu'il vient de commettre une bêtise, et même une grosse bêtise, aux conséquences dommageables et durables, mais une nouvelle fois, nonobstant sa douloureuse expérience de sa dévastatrice liaison de trois ans avec Judith Vimmer, il n'a pas été en mesure de s'en empêcher : il a capitulé en rase campagne devant la belle hétéraïre, et la honte qu'il en ressent apparaît clairement dans le fort tardif aveu qu'il finit par faire, contraint et forcé, à son habituel confident, Paul Hervieu :

« Maintenant, autre chose, qui me coûte beaucoup à vous dire...
Allez-vous me pardonner?... Je suis marié... J'aime mieux vous le

1. Louis-Pilate de Brinn' Gaubast rapporte, dans son journal, que, le 20 octobre 1887, lors d'un dîner chez les Daudet, Hervieu, « très mondain », a déclaré que, consulté par Mirbeau, il l'avait « fortement détourné de ce mariage ».

Introduction

dire brutalement... Oui, mon cher Hervieu... Et si je ne vous en ai rien dit, c'est que je n'ai pas osé... J'ai été tenté, vingt fois... Je me suis rappelé, il y a deux ans, et je n'ai pas osé... Pourquoi? Eh bien, mon ami, je prévoyais bien que je ne quitterais jamais Alice... Alors vivre toujours collé?... Je me suis absolument retiré du monde, depuis longtemps, et je n'ai pas envie d'y rentrer... Nous vivrons ainsi, avec de bons amis comme vous, n'est-ce pas? »²

Mirbeau ne se fait pourtant aucune illusion sur l'enfer conjugal dans lequel il vient d'entrer par la grande porte et où il a dû, à l'instar des damnés de Dante, *lasciare ogni speranza*, comme en témoigne éloquemment le conte au titre amèrement ironique, « Vers le bonheur », qu'il publie, quelques semaines à peine après son mariage, dans les colonnes du *Gaulois* :

« Ce soir-là même — le soir de notre mariage —, je compris qu'un abîme s'était creusé entre ma femme et moi. Peut-être existait-il depuis toujours, je serais aujourd'hui tenté de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'apercevais pour la première fois. [...] Et l'abîme qui nous séparait n'était même plus un abîme : c'était un monde sans limites, infini, non pas un monde d'espace, mais un monde de pensées, de sensations, un monde purement intellectuel, entre les pôles duquel il n'est point de possible rapprochement. Dès lors la vie nous fut un supplice. »³

De fait, comme celle du narrateur de ce conte en forme d'exutoire, la vie conjugale du romancier sera désormais un « supplice » et, quelques décennies plus tard, aboutira, en toute logique, aux diverses trahisons posthumes et vengeresses de sa veuve abusive, dont la pire sera la publication, cinq jours après sa mort, d'un prétendu « Testament politique d'Octave Mirbeau », faux patriotique à vomir

2. Lettre à Paul Hervieu du 20 juin 1887 (*Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, p. 672).

3. « Vers le bonheur », *Le Gaulois*, 3 juillet 1887 (recueilli dans les *Contes cruels* d'Octave Mirbeau, Les Belles Lettres, Paris, 2000, t. I, p. 122).

de dégoût concocté par le renégat Gustave Hervé⁴. Mais, avant de nous projeter si loin dans l'avenir, il reste à essayer de comprendre pourquoi un homme aussi lucide et courageux qu'Octave Mirbeau, doublé d'un artiste aussi exigeant, a bien pu se laisser embarquer, en toute connaissance de cause, dans une aussi sinistre et lamentable aventure. Plusieurs explications, qui ne s'excluent nullement, peuvent être envisagées.

- Tout d'abord, le profond sentiment de culpabilité qui le ronge depuis qu'il a accepté de prostituer sa plume pendant une douzaine d'années, comme l'abbé Jules du roman homonyme⁵ a prostitué son âme au service de son Église en putréfaction pendant le même laps de temps. Mirbeau a conservé de son passage entre les mains de ces « pétrisseurs d'âmes » que sont les jésuites une « empreinte » indélébile⁶, qui se manifeste au premier chef par une volonté d'expiation et/ou de rédemption, seuls moyens de laver la faute originelle. Comme par hasard, le premier roman rédigé pour le compte de Dora Melegari et publié sans nom d'auteur en avril 1881 est précisément intitulé *L'Expiation*, et la suite, jamais écrite, que le romancier devait donner à son premier roman avoué, *Le Calvaire* (1886), dont le titre était déjà symptomatique, devait s'appeler *La Rédemption*. En épousant Alice Regnault, il assurait tout à la fois la tolstoïenne rédemption de la pécheresse⁷ et sa propre expiation et espérait sans doute vaguement se débarrasser doublement du poids écrasant de la culpabilité.

4. Sur cette affaire, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Paris, 1990, chapitre XXIV. Le texte de ce faux « Testament politique » a été publié en annexe des *Combats politiques* de Mirbeau, ainsi que la démonstration de Léon Werth, « Le Testament politique de Mirbeau est un faux » (Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 266-270).

5. *L'Abbé Jules* (1888) est téléchargeable sur le site des Éditions du Boucher (www.leboucher.com/vous/mirbeau/romans.html).

6. Le terme d'*empreinte* apparaît en 1890 dans *Sébastien Roch* et sera repris, en 1895, dans le titre du premier roman d'Édouard Estaunié, également rescapé d'une *éducation* jésuitique.

7. Mirbeau a découvert Tolstoï en 1884 et a fait aussitôt du grand romancier russe un modèle d'engagement éthique. Il lui a consacré un article intitulé « Un fou » dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1886 (recueilli dans ses *Combats littéraires*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, pp. 219-222).

Introduction

- Ensuite, le parallélisme constamment réaffirmé, dans ses chroniques et, plus encore, dans *Un gentilhomme*⁸, entre la prostitution du corps et celle de l'esprit⁹, bien pire à ses yeux. Cela ne pouvait que rapprocher Mirbeau de ses sœurs de misère que sont les prostituées, ces victimes d'une société inique, oppressive et hypocrite, auxquelles il consacra précisément un essai tardif en forme de réhabilitation, *L'Amour de la femme vénale*¹⁰. La rédemption d'Alice et la sienne participaient d'une même logique et devaient se mener de conserve.

- Autre mobile possible : le dégoût croissant manifesté par Mirbeau à l'égard de ce qu'il est convenu d'appeler « le monde » et qu'il qualifiait de « loup dévorant » dans un roman « nègre » de 1882, *L'Écuyère*¹¹. S'il en est venu, dès 1885, à embrasser la cause anarchiste et, par la suite, la cause dreyfusarde, c'est qu'il était désormais arrivé au point de rupture complète avec les milieux que, *volens nolens*, il avait été amené à fréquenter au cours de ces longues années de prostitution journalistico-politique qui lui ont laissé l'impression de n'être qu'un raté¹². Comment, dès lors, mieux afficher sa volonté de rupture d'avec ce monde immonde qu'en épousant une réprouvée à la face de tous les Tartuffes qu'il abomine et vilipende? Son mariage

8. Roman inachevé et posthume, publié en 1920, *Un gentilhomme* est en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher (www.leboucher.com/pdf/mirbeau/gentilhomme.pdf).

9. Il s'agit là d'un thème typiquement anarchiste. Sur cette prostitution de l'esprit, voir Pierre Michel, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », sur le site des Éditions du Boucher (www.leboucher.com/pdf/mirbeau/mirbeau-negritude.pdf), et « Quelques réflexions sur la négritude », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, mars 2005, pp. 4-34.

10. J'ai publié *L'Amour de la femme vénale* en 1994 aux Éditions du Félin-Côté Femmes. Il s'agit de la retraduction en français d'une traduction bulgare publiée à Plovdiv en 1922 et conservée à la Bibliothèque nationale de Sofia. L'original français n'a pas été retrouvé.

11. *L'Écuyère* (1882) est téléchargeable sur le site des Éditions du Boucher (www.leboucher.com/vous/mirbeau/negritude.html).

12. Le premier conte publié sous son nom, en 1882, s'appelle précisément *Un raté* et traite de la négritude d'un écrivain qui se trouve privé de toute reconnaissance (recueilli dans les *Contes cruels* de Mirbeau, *loc. cit.*, t. II, pp. 423-428 et accessible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher — www.leboucher.com/pdf/mirbeau/gentilhomme.pdf).

constitue à coup sûr un pied de nez et une provocation de la plus belle eau et lui ferme à tout jamais les portes des milieux les plus huppés : comme le confirme sa lettre à Hervieu citée plus haut, il a brûlé ses vaisseaux...

• Enfin, sans vouloir m'engager sur le terrain mouvant de la psychologue de bazar, force est pourtant de me demander, à la lecture de nombre de contes et de romans de Mirbeau, si le masochisme ne serait pas une composante fondamentale de ses relations « amoureuses » avec les femmes. Ce n'est sans doute pas un hasard si, après avoir lu ses premiers contes et les deux premiers romans signés de son nom, Leopold von Sacher-Masoch¹³ a consacré à Mirbeau un article enthousiaste dans le numéro du 5 janvier 1889 de sa revue, *Magazin für die Literatur des In- und Ausländer*, où il traite notamment de son conte *Vers le bonheur*. Les deux hommes, qui se sont rencontrés à Paris au cours de l'hiver 1887, ont visiblement en commun bien des sensations et bien des théorisations, que ce soit sur ce que Mirbeau appelle « la loi du meurtre » et le Galicien le « legs de Caïn », ou bien sur les relations entre les sexes ennemis. Certes, on ne trouve pas chez le Percheron de contrat comparable à celui de la Vénus en fourrure, qui est une des caractéristiques du masochisme selon Deleuze ; et il ne manifeste visiblement aucune appétence pour la fessée et la flagellation, auxquelles Hugues Rebell consacra des romans alimentaires. Il n'en demeure pas moins que la frustration, l'humiliation et la rancœur semblent bien, chez lui, inséparables du lien « amoureux », dont ils constituent des ingrédients obligés : à cet égard, Alice Regnault a pris tout naturellement la succession de Judith Vimmer, l'ancienne « maîtresse » d'Octave, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire*. Après avoir fui au fin fond du Finistère les pernicious enlacements de cette goule, Mirbeau écrivait à son confident Paul Hervieu, fin 1883, que, « non contente de [l'] avoir martyrisé tout le temps qu'[il] étai[t] près d'elle », elle le poursuivait implacablement jusque dans sa retraite d'Audierne, où il s'était pourtant « échoué à cause d'elle ». Et il ajoutait ce constat ô combien révélateur de ses tendances masochistes : « Chez un

13. Mirbeau a envoyé à son confrère un exemplaire de *L'Abbé Jules* dédié à « Leopold von Sacher-Masoch, hommage d'admiration sympathie ».

Introduction

autre, une telle conduite aurait tué l'amour; chez moi, elle l'avive et l'exaspère encore davantage. »¹⁴ Ce qu'il a connu avec Judith, Octave a de bonnes « chances », si l'on ose dire, de le revivre avec Alice, il le sait fort bien, et nombre de ses écrits portent témoignage de ce lien de dépendance amour/haine, où le « plaisir » morbide de la mortification se double de dérisoires velléités de vengeance sans lendemain¹⁵.

Le plus effarant de ces textes vengeurs est la chronique qu'il a consacrée en 1892 à la *Lilith* de Remy de Gourmont et qu'il n'a publiée qu'à l'insu d'Alice, comme en fait foi une lettre à Paul Hervieu¹⁶, sous le masque bien commode de Jean Maure inconnu d'elle : le courageux et intrépide Mirbeau craint visiblement les réactions de sa femme et, pour éviter les querelles de ménage lourdes de menaces, préfère filer doux, du moins par devant... Ne reculant devant aucun excès, il y étale à loisir une stupéfiante gynécophobie¹⁷, d'une telle virulence et d'une telle grossièreté que cette chronique apparemment littéraire a toutes les apparences d'un exutoire et d'une vengeance :

« La femme n'est pas un cerveau, elle n'est qu'un sexe, et rien de plus. Elle n'a qu'un rôle, dans l'univers, celui de faire l'amour, c'est-à-dire de perpétuer l'espèce; rôle assez important, en somme, assez grandiose, pour qu'elle ne cherche pas à en exercer d'autres. Selon les lois infrangibles de la nature, dont nous sentons mieux l'implacable et douloureuse harmonie que nous ne la raisonnons, la femme est inapte à ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité; elle ne peut concevoir les idées générales, embrasser les grands ensembles; elle ne conçoit et n'embrasse que le fait particulier. La femme possède l'homme. Elle

14. Lettre à Paul Hervieu du 30 décembre 1883 (*Correspondance générale*, t. I, *op. cit.*, pp. 322-323).

15. Il en ira de même de Célestine, la diariste du *Journal d'une femme de chambre* (1900) (www.leboucher.com/pdf/mirbeau/journal.pdf).

16. « Je n'ai pas montré votre lettre à Alice, à cause de *Lilith* », écrit-il à Paul Hervieu vers le 24 novembre 1892 (*Correspondance générale*, t. II, *op. cit.*, p. 670). Cela implique qu'Hervieu a bien reconnu son ami sous le pseudonyme de Jean Maure et que, dans sa lettre, non retrouvée, il commente la chronique sur *Lilith*. Et aussi que Mirbeau n'ose assumer sa gynécophobie en face de sa femme!

17. Voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau : "gynécophobe" ou féministe? », dans Christine Bard (dir.) *Un Siècle d'antiféminisme*, Fayard, Paris, 1999, pp. 103-118.

le possède et elle le domine ; elle le domine et elle le torture : ainsi l'a voulu la nature, selon des lois impénétrables. C'est bien. Et l'homme, dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui, l'homme dépositaire de l'humanité future endormie en lui, accepte l'inconscience de la femme, son insensibilité devant la souffrance, son incompréhensible mobilité, le soubresaut de ses humeurs, son absence totale de bonté, son absence de sens moral, et tout cet apparent désordre, tout ce mystère, tout ce malentendu qui, loin de les séparer, l'un et l'autre, de toute la distance d'un infranchissable abîme, les rapproche de toute l'étreinte d'un baiser. Il accepte tout cela à cause de sa beauté. »¹⁸

On a comme l'impression que, à la faveur de généralisations aussi hâtives qu'abusives, le chroniqueur masqué, poussé par sa rancœur aux pires excès verbaux, et oubliant qu'il a proclamé le génie d'une femme, Camille Claudel, cherche à expliquer, et partant à excuser à bon compte, son « incomparable lâcheté » devant sa propre femme, en quoi il ne ferait qu'obéir à une infrangible loi prétendument naturelle, excuse bien trop commode pour être vraiment honnête...

Deux ans plus tard, à l'automne 1894, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans, Mirbeau traverse une crise extrêmement profonde, où le supplice de sa vie conjugale — qui transparait aussi dans sa farce *Vieux ménages*¹⁹, représentée à la même époque — se complique d'un radical pessimisme existentiel, dont témoigne notamment son roman *Dans le ciel*, d'un irrépressible dégoût devant la comédie des grotesques humains et face au scandale de Panama et aux criantes injustices sociales, d'où son ralliement officiel à l'anarchisme et son rêve d'un effondrement de l'ordre bourgeois, et d'un tel lancinant sentiment d'impuissance créatrice qu'il s'imagine côtoyer les abîmes de la folie, ultime refuge : depuis six mois, de son propre aveu, il vit « dans la terreur de [se] voir dans une petite voiture, sous les ombrages d'une maison de

18. « Lilith », *Le Journal*, 20 novembre 1892 (*Combats littéraires*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, p. 366).

19. *Vieux ménages* sera créé au Théâtre d'Application, alias La Bodinière, le 20 décembre 1894. Le texte est recueilli dans les *Farces et moralités* (t. IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazabon, 2004).

santé »²⁰... Mais c'est sous son nom, cette fois, que, du fond de l'abîme, il expédie au *Journal* une longue nouvelle en forme de confession et de repréailles, *Mémoire pour un avocat*, qui paraît en feuilleton du 30 septembre au 18 novembre 1894. Quels qu'aient été ses mobiles, conscients ou inconscients, il est clair que, sous la forme d'une fiction destinée à camoufler tant bien que mal son implication personnelle, il y règle de nouveau ses comptes avec la belle Alice. Voyons rapidement ce que nous révèle ce récit d'un honteux « asservissement conjugal ».

Tout d'abord, le romancier du *Calvaire* et du *Jardin des supplices* y réaffirme l'éternel malentendu qui sépare inéluctablement les deux sexes, engagés dans des « luttes perpétuelles », où c'est toujours la femme qui triomphe : disposant de l'arme fatale de la beauté et, à la faveur de sa « naturelle froideur », de son insensibilité et de son implacabilité, elle l'emporte forcément sur l'homme qui, à l'instar du narrateur, est handicapé par sa culture, par sa pitié et par sa sensibilité artiste : « Ce que je reproche à ma femme, c'est de comprendre la vie d'une façon autre que moi, d'aimer ce que je n'aime pas, de ne pas aimer ce que j'aime. » Le combat est inégal, et la capitulation sans conditions du mâle aboutit tout « naturellement » au « dépouillement continu de [son] être ». Car le veule narrateur « préfère l'effacement momentané de [sa] personnalité maritale à la possibilité de conflits immédiats que tout, dans le caractère de [sa] femme, [lui] faisait prévoir dangereux et violents, irréparables, peut-être » : « J'avais compris que la lutte équivalait à la rupture. Or, cela, je ne le voulais pas, je ne le voulais à aucun prix. » Mais il a beau se (et nous) présenter cette capitulation comme un moindre mal, comme une défensive marquée au coin d'une sage prudence, il n'en est pas moins conscient, tel Jean Mintié du *Calvaire*, de « l'infamie de cette existence monstrueusement égoïste, de cette criminelle et abjecte existence, si contraire à tous [ses] besoins d'expansion, à tous [ses] désirs d'unité morale, à toutes [ses] idées de sociabilité et d'harmonie ».

20. Lettre à Léon Hennique, fin novembre 1894 (*Correspondance générale*, t. II, *op. cit.*, p. 915).

L'abîme qui le sépare de son inconsciente et indifférente épouse s'est creusé dans trois domaines principaux : elle ne manifeste pas le moindre intérêt pour les beautés et les mystères de la nature²¹, dont elle n'est pourtant, selon le romancier, que le simple produit inconscient ; elle est réfractaire à toutes les formes d'art, jugées inutiles et contraires à une saine gestion bourgeoise²² ; et elle est impitoyable avec les pauvres, qui ne sont à ses yeux que des « criminels » dangereux pour les « honnêtes gens », c'est-à-dire les riches. Bien sûr, Alice ne saurait être purement et simplement identifiée à cette femme « impérieuse et dominatrice », dans la mesure où elle a perpétré deux romans et quelques toiles²³, ce qui témoigne d'une certaine forme d'ambition artistique et d'exigence esthétique, et où, par le truchement d'Octave, elle a fini par se faire accepter tant bien que mal dans le monde de l'avant-garde littéraire et artistique de la Belle Époque²⁴. Mais il se trouve que c'est bien elle qui a provoqué la rupture avec Camille Pissarro²⁵, et que Mirbeau en a d'autant plus cruellement souffert qu'il vouait un culte au patriarche d'Éragny et qu'il voyait en lui l'image du père idéal²⁶. Comment, dès lors, ne remâcherait-il pas ce deuil d'une amitié parfaite, quand il imagine la façon dont la femme du narrateur parvient à faire le vide autour de lui, le privant ainsi de la chaleur « des poètes, des artistes, des contemplateurs de la vie », en qui il se « sent vivre réellement » ? Gageons que Pissarro n'a pas dû manquer de voir là un aveu tardif

21. « Je ne peux pourtant pas me passionner à des choses que je vois tous les jours », explique-t-elle.

22. « Oh ! les âmes d'artistes !... Cela n'entend rien à la vie pratique. » Et elle souhaiterait « supprimer beaucoup de choses qui [lui] paraissent inutiles ».

23. Voir Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'Écart, Alluyes, 1994.

24. Les correspondances de Camille Pissarro et de Claude Monet révèlent que c'est bien à cause d'Octave qu'ils ont dû accepter Alice, sur le compte de laquelle, pourtant, ils ne semblent guère se faire d'illusions.

25. Elle a également fait à Auguste Rodin le même coup qu'à Pissarro — se faire déclarer absente alors qu'elle était bien chez elle —, mais le placide sculpteur n'a pas pour autant rompu avec son chantre attiré et a continué à la fréquenter sans rancune apparente.

26. Sur ce douloureux épisode, voir notre édition de la *Correspondance avec Pissarro*, Le Lérot, Tusson, 1990, et le t. II de la *Correspondance générale*, *op. cit.*, pp. 765-768.

en même temps que l'explication de l'inconcevable lâcheté de son ami, décidément incapable de se désolidariser d'Alice ²⁷.

Ensuite, dans la continuité de Stendhal, Mirbeau nous présente ce qu'on est convenu d'appeler « l'amour » comme une cristallisation, où l'amoureux en devenir, l'*innamorato*, fabrique lui-même l'illusion dont il va être dupe en brodant à partir des apparences attrayantes de la femme aimée : « Aveuglé par l'amour, je n'ai vu que sa beauté », avoue le narrateur, qui évoque « ce visage charmant, cette bouche, ces yeux, ces cheveux, toute cette fraîcheur de jeunesse, toute cette beauté d'amour, autour de quoi [ses] rêves avaient si follement, si gravement, si infiniment vagabondé. » Conformément à la vulgate schopenhauerienne, caricaturalement illustrée dans le consternant article sur *Lilith*, la beauté de la femme est un piège tendu aux pauvres hommes par la marâtre nature aux desseins impénétrables. « L'amour », où le mâle naïf s'empêtre comme une mouche dans une toile d'araignée, en attendant d'être dévoré, n'est donc qu'une mortelle illusion ²⁸ qu'il conviendrait de dissiper au plus vite pour assurer son salut. Malheureusement — et c'est là un apport spécifique de Mirbeau depuis *Le Calvaire* —, la conscience que ses personnages en ont ne suffit pas pour autant à leur donner la force de s'extirper du piège où ils s'engluent. Le narrateur a beau manifester son incrédulité et sa stupéfaction face au piètre spectacle qu'il donne — « Est-ce donc vrai que j'en suis venu à cet état d'incomparable lâcheté ? » —, il est hors d'état de se rebeller efficacement, car « l'amour » l'a transformé en une « chose inerte et passive », conformément aux *desiderata* de sa « maîtresse » ²⁹ : « Je n'avais qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, mais je ne le prononçai point, et je ne fis point le geste. »

27. Il convient toutefois de préciser que, si Mirbeau n'a jamais osé se dissocier publiquement d'Alice, il a tout fait pour regagner les bonnes grâces du peintre : il a été un peu moins passif que son anti-héros.

28. C'est ce que révélaiient déjà tous les romans que Mirbeau a rédigés comme « nègre » au début de sa carrière. Voir notamment *L'Écuyère* et *La Belle Madame Le Vassart* (téléchargeables sur le site des Éditions du Boucher — www.leboucher.com/vous/mirbeau/negritude.html).

29. « Elle m'aimait comme une chose inerte et passive », note-t-il.

Peut-être convient-il de voir un troisième aveu du romancier dans ce qu'il nous révèle de la sexualité de son piètre héros. Alors que, tout « plein de passion », celui-ci éprouve pour sa « très jolie » épouse et pour son « corps splendide » des désirs à la fois sains et légitimes, il se heurte au mur de son « indifférence » et de sa « froideur » : « L'acte d'amour lui était insupportable, non comme une souffrance, mais comme un de ces mille petits ennuis coutumiers à la vie domestique. » Il ne trouve donc même pas la moindre « compensation à [ses] continuels renoncements » dans des « saouleries de luxures » où s'abolirait du moins sa « vie intellectuelle » et où il pourrait oublier momentanément sa misère existentielle. Certes, elle ne se refuse pas à lui et accomplit passivement « ce que les juristes, dans leur langage odieux et comique, appellent le “devoir conjugal” », mais il a dû rapidement « renoncer à faire vibrer ce corps inerte », qui, tel celui d'une prostituée, ne s'offre, parfois, que « pour sauvegarder la caisse » — ce qui lui procure du moins, à défaut de plaisir physique effectif, « l'immense et affreuse joie de la mépriser, de la haïr » : ce sont les derniers mots de la nouvelle. Dans sa correspondance, Mirbeau ne fait jamais la moindre allusion à sa vie de couple, ni, *a fortiori*, à sa vie sexuelle — hors une allusion à un vague et lointain fiasco de sa jeunesse dû à un excès de passion, conformément à l'analyse de Stendhal. Il est donc risqué de s'aventurer sur le terrain mouvant des hypothèses relatives à la sexualité d'Alice. Reste qu'on est en droit de se demander si son embourgeoisement caractérisé, si contraire aux exigences du romancier, et sa volonté de se laver à tout prix du péché originel de la galanterie de sa jeunesse, n'auraient pas eu pour conséquence la frustration sexuelle du pauvre Octave, dont le « tempérament » était pourtant exigeant en la matière³⁰. Deux éléments vont dans le sens de cette hypothèse : d'une part, Alice a géré sa carrière d'hétaïre avec toute l'intelligente froideur d'une fourmi, au point de se retrouver à la tête d'un important patrimoine immobilier, alors que ses consœurs, qui étaient très généralement du genre cigales, dissipaient leurs fortunes dans des dépenses incon-

30. Voir notamment ses *Lettres à Alfred Bainsard des Bois* (Le Limon, Montpellier, 1989). Elles ont été insérées dans le tome I de sa *Correspondance générale*, *op. cit.*

sidérées, aussi rapidement qu'elles les avaient acquises au prix de leurs faveurs tarifées ; d'autre part, le narrateur précise, à propos de ses rêves de luxures, que leur « frénésie croissait en raison de leurs inassouissements », comme c'était déjà le cas de l'abbé Jules, condamné à la chasteté par sa soutane lors même que ses désirs de mâle en rut étaient exacerbés et lui suggéraient des phantasmes inassouvis toujours plus décevants. N'y aurait-il pas là l'explication d'autres « saouleries de luxures » dont témoignent tous les romans de Mirbeau, et au premier chef *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*? À défaut de pouvoir être prouvée, cette hypothèse est bien tentante...

Mais, quel que soit le degré d'implication du romancier, on ne saurait pour autant réduire sa nouvelle à une simple transposition de son cas personnel. Ce qui en fait la force, c'est sa portée générale, et nullement la part d'autobiographie qu'il est permis d'y déceler. Même s'il se sert de sa plume comme d'une arme, en l'occurrence contre ce qu'il appelle un « ennemi intime », jamais il ne se soucie pour autant de transposer directement ses propres expériences : dans *Le Calvaire* et dans *Sébastien Roch*, romans dits « autobiographiques », aussi bien que dans *Mémoire pour un avocat*, elles ne constituent que des matériaux qu'il triture à son gré pour leur conférer la forme dont il a besoin pour ses propres fins littéraires : pour exprimer sa très pessimiste vision du monde et des hommes, qui lui inspire son « immense tristesse et [son] immense découragement » ; et aussi pour procéder une nouvelle fois à une double démythification en règle de « l'amour » et du mariage monogamique³¹. Car ces deux mythes, l'un construit au cours des siècles par les littératures européennes, l'autre qui triomphe au XIX^e dans la société bourgeoise où le mariage est le fondement de l'ordre social et la condition de la transmission de l'héritage, ne sont pas seulement, à ses yeux, de douloureuses illusions pour ceux qui en sont les dupes et les victimes, ils sont aussi

31. Dans un texte marqué au coin de l'humour noir, « Fini de rire », il écrivait, le 28 août 1884, dans *L'Événement*, que « le mariage rend la femme perfide et l'homme féroce », ajoutant que, ce faisant, « il rend chacun à sa nature intime »... (*Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, p. 51).

porteurs de graves dangers pour une organisation sociale pourris-
sante, où tout, décidément, continue d'aller à rebours du bon sens
et de la justice, et qu'il rêve de voir exploser sous l'effet d'un « beau
coup de dynamite »³².

Octave Mirbeau est bien le grand démystificateur...

PIERRE MICHEL

Président de la Société Octave Mirbeau

<http://membres.lycos.fr/octavemirbeau/>

www.mirbeau.org

32. Lettre à Camille Pissarro du 27 décembre 1892 (*Correspondance générale*, t. II, p. 697).

Mémoire pour un avocat

I

MON CHER MAÎTRE,
Vous m'avez demandé de vous fournir ce que vous appelez « des éléments » pour la plaidoirie que vous devez prononcer dans mon instance en divorce.

Les voici.

Je vous les envoie tels quels, un peu pêle-mêle, il me semble. Mais avec la grande habitude que vous avez de déchiffrer les dossiers les plus compliqués, vous aurez vite fait de rétablir l'ordre qui manque à ces notes hâtives.

Je vous l'ai dit, et je vous le répète ici, ne vous attendez pas à des récits dramatiques ou croustillieux, ainsi qu'en comportent d'ordinaire ces procès. Je n'ai rien à reprocher à ma femme, du moins rien de ce que la loi et les bienséances mondaines peuvent considérer comme délictueux ou attentatoire à l'honneur d'un homme. Sa conduite fut toujours parfaite, et je crois bien — c'est là qu'est le côté défectueux de l'affaire — que jamais une mauvaise pensée, jamais un désir impur n'entra dans son âme. Elle se montrait, même avec moi, très réservée — très indifférente, devrais-je dire — sur cette sorte de choses. J'ajoute que, souvent, j'eus à souffrir de sa naturelle froideur, car elle est très jolie, et j'étais plein de passion.

Ce que je reproche à ma femme, c'est de comprendre la vie d'une façon autre que moi, d'aimer ce que je n'aime pas, de ne pas aimer ce que j'aime; au point que notre union, loin d'être un resserrement de sensations pareilles et de communes aspirations, ne fut qu'une cause de luttes perpétuelles. Je dis « luttes », et j'ai tort. Ce mot définit très mal notre situation réciproque. Pour lutter, il faut être deux, au moins. Et nous n'étions qu'un seul, car j'abdiquai,

tout de suite, entre les mains de ma femme, ma part de légitime et nécessaire autorité. Ce fut une faiblesse, je le sais. Mais que voulez-vous? J'aimais ma femme, et je préférerais l'effacement momentané de ma personnalité maritale à la possibilité de conflits immédiats que tout, dans le caractère de ma femme, me faisait prévoir dangereux et violents, irréparables peut-être. Cela remonte au jour même de notre mariage.

Il avait été décidé que nous ferions un voyage dans le Midi de la France. Ma femme s'enthousiasmait à cette idée.

— Oh! le Midi! disait-elle... Le ciel bleu, la mer bleue, les montagnes bleues... Et tous ces paysages de lumière que je ne connais pas, et qui doivent être si beaux! Comme je serai heureuse, là-bas!...

Et elle battait des mains, la chère âme, et elle rayonnait de joie, comme un petit enfant à qui l'on a promis de merveilleuses poupées.

Je me félicitais, et tout le monde autour de nous, dans nos deux familles, se félicitait, que j'eusse élu une âme si parfaitement concordante à la mienne, car nous aimions les mêmes poètes, les mêmes paysages, la même musique, les mêmes pauvres. Nous partîmes, comme il est d'usage, après la cérémonie.

À peine installée dans le wagon que j'avais retenu à l'avance et décoré de ses fleurs préférées, ma femme tira de son nécessaire de voyage un livre et se mit à lire.

— Ma chère Jeanne, insinuai-je tendrement, ne trouvez-vous pas que ce n'est guère le moment de lire?

— Et pourquoi ne serait-ce pas le moment? fit-elle d'un ton et avec des regards que je ne lui connaissais pas, et qui donnèrent à son visage une expression de dureté imprévue...

Je répondis, troublé :

— Mais, chère petite femme, parce que nous avons, ne vous semble-t-il pas, bien des choses à nous dire... maintenant que nous sommes seuls, tout à fait!...

— Eh bien! mon ami, je ne vous empêche pas de les dire...

J'éprouvai un froid au cœur, un froid douloureux. Ce livre m'était, réellement, comme une personne qui se fût maladroitement interposée entre ma femme et moi. Et cette voix qui me parlait, une voix brève et coupante, je l'entendais pour la première fois. Et elle me rendait, pour ainsi dire, cruellement étrangers ce visage charmant,

cette bouche, ces yeux, ces cheveux, toute cette fraîcheur de jeunesse, toute cette beauté d'amour, autour de quoi mes rêves avaient si follement, si gravement, si infiniment vagabondé. Je demandai, en tremblant, car j'avais alors la sensation de je ne sais quoi de lointain, entre ma femme et moi :

— Et quel est donc, cher petit cœur, ce livre que vous lisez avec tant d'attention?...

— Le dernier roman de M. de Tinseau! fit-elle.

— Oh!

— Comme vous avez dit : « Oh! »

— Comme vous avez dit : « Oh! ». Il ne vous plaît pas, M. de Tinseau?

— Pas beaucoup... je l'avoue...

— Moi, je l'adore... Je trouve qu'il écrit divinement...

Puis, tout à coup :

— Que ces fleurs entêtent, mon ami!...

Et les détaillant, un peu étonnée, comme si elle ne les eût pas encore remarquées, elle ajouta, d'une voix de reproche contenu :

— Tant de fleurs, mon ami!... Mais c'est de la folie!

— Ce n'est pas de la folie, Jeanne, puisque vous les aimez!

Elle répliqua :

— Je n'aime pas les prodigalités.

Durant le voyage, jusqu'au soir, je tentai vainement d'intéresser son esprit aux paysages que nous traversions... Elle levait, un instant, les yeux vers la portière, et les rabaisait ensuite sur son livre en disant :

— C'est très joli... Des arbres, des champs, des maisons, comme partout!

— Jeanne, Jeanne, ma chère petite Jeanne, m'écriai-je, je voudrais que vous aimiez la nature... Je voudrais voir votre âme s'exalter aux beautés de la nature...

— Mais certainement, mon ami, j'aime la nature... Comme vous êtes drôle! Et pourquoi me dites-vous cela avec une voix si déchirante?... Je ne peux pourtant pas me passionner à des choses que je vois tous les jours!

La nuit vint... Ce fut un désenchantement pour moi... Je ne trouvai rien des ivresses que je m'étais promises.

Le lendemain se passa à Nice, en promenades délicieuses, dans les rues, au bord de la mer, à travers les montagnes. La nouveauté de ces horizons lumineux, la douceur changeante de la mer qu'une petite brise agitait légèrement, l'inhabitude de ces spectacles urbains qui font, de cette curieuse ville, une sorte de gare immense ou de gigantesque paquebot en route vers on ne sait quelle folie, tout cela dissipa un peu ce que, la veille, j'avais entrevu de menaçantes nuées sur le front de ma femme, et dans le ciel profond de ses yeux. Elle fut gaie, d'une gaieté méthodique, il est vrai, et qui craint de se dépenser toute en une seule fois, d'une gaieté sans émotion, sans une de ces émotions qui vous révèlent tout à coup, par l'entremise d'un visage heureux, ce qui s'allume de flammes de joie cachée, de trésors de bonté enfouis dans le cœur d'une femme. Mais je ne m'attardai pas à des réflexions inquiétantes sur cette réserve que je m'efforçai de prendre pour de l'élégance d'esprit. Nous rentrâmes à l'hôtel le soir, tard, un peu fatigués, un peu grisés par cette chaleur, par cette lumière.

Son manteau et son chapeau enlevés, ma femme s'installa devant une table, tira de son nécessaire une foule de petits carnets, un encrier, une plume et me dit :

— Maintenant, soyons sérieux... Qu'avez-vous dépensé, aujourd'hui, mon cher trésor?

Je fus abasourdi par cette question.

— Je n'en sais rien, mon amour... répondis-je... Comment voulez-vous que je le sache?... Et puis, vraiment, est-ce bien l'heure?

— C'est toujours l'heure d'avoir de l'ordre! formula-t-elle... Voyons, rappelez-vous.

Ce fut une longue et fastidieuse besogne.

Les comptes terminés et la balance établie, il arriva qu'il manquait dix francs, dix francs dont on ne pouvait retrouver l'emploi! Ma femme fit et refit les comptes, la bouche soucieuse et le front obstiné, un front où, dans la pureté radieuse d'un épiderme nacré, se creusaient deux plis horribles, comme en ont les vieux comptables.

— Parbleu! je me souviens, m'écriai-je pour en finir avec une situation qui m'était douloureuse, ce sont les dix francs de pourboire que j'ai donnés au garçon du restaurant.

— Dix francs de pourboire! s'exclama ma femme. Est-ce possible!... Mais je pense que vous êtes fou...

Et, après m'avoir longtemps examiné d'un regard aigu, d'un regard inexprimable, où il y avait plus encore d'étonnement que de blâme, elle ajouta :

— Voilà ce que je craignais... Vous n'avez pas d'ordre, mon ami... Vous ne savez pas ce que c'est que l'argent, mon cher trésor... Eh bien! dorénavant, c'est moi qui aurai les clés de la caisse... Ah! nous serions vite ruinés, avec vous... Dix francs de pourboire!...

Se levant, après avoir remis méthodiquement carnets, encrier et plume à leur place respective dans le nécessaire, elle me tapota les joues, et moitié tendre, moitié grognonne. Elle dit :

— Oh! vilain petit mari qui ne sait pas ce que c'est que l'argent!

Cette nuit-là — la seconde de notre mariage —, nous nous endormîmes comme un vieux ménage.

II

JE NE VOUS FERAI pas le récit de ces quelques semaines passées dans le Midi pour célébrer notre mariage. Les mille détails de mon asservissement conjugal, tous ces menus faits quotidiens, par quoi s'acheva l'abandon de mon autorité — non seulement de mon autorité, mais de ma personnalité morale — entre les mains d'un autre, encombreraient ces notes de redites inutiles et fatigantes. Ce que je puis vous dire, c'est que je revins de ce voyage, que j'avais rêvé si plein de bonheur, de fantaisies généreuses, de voluptés violentes, complètement annihilé. J'étais parti avec quelque chose de moi, un esprit à moi, des sensations à moi, une façon à moi de comprendre et de pratiquer la vie domestique, l'amour, l'altruisme ; je rentrai avec rien de tout cela. La transformation de mon individu agissant et pensant s'était accomplie avec une si grande rapidité qu'il ne m'avait plus été possible de lutter, de me défendre contre ce dépouillement continu de mon être. D'ailleurs, l'eussé-je pu que je ne l'aurais pas tenté. J'ai horreur de la lutte. Et puis, ma femme avait un tel regard de volonté, que, lorsque ce regard tombait sur moi, je me sentais tout à coup comme paralysé. Il y avait, dans toute sa personne, sous le rayonnement de sa chair et l'éclat de sa jeunesse en fleur, une telle expression de décision irrésistible que, tout de suite, j'avais compris que la lutte équivalait à la rupture. Or, cela, je ne le voulais pas, je ne le voulais à aucun prix.

N'allez pas croire qu'elle ne m'aimait pas. Je suis convaincu, au contraire, qu'elle m'aimait beaucoup, mais à sa manière. Elle ne m'aimait ni comme un amant, ni comme un époux, ni comme un ami ; elle ne m'aimait même pas comme on aime une bête. Elle m'aimait comme une chose à elle, inerte et passive, comme un

meuble, une boîte d'argenterie, un titre de rentes, Je lui appartenais ; j'étais sa propriété, cela dit tout. Dans le sentiment qu'elle éprouvait pour moi, nulle émotion, nulle tendresse ; jamais l'idée d'un sacrifice, si insignifiant fût-il. Elle disposait de moi, sans mon assentiment, de mes goûts, de mon intelligence, de ma conscience, selon la direction de son humeur, mais, le plus souvent, selon les calculs de sa vie domestique. Je faisais partie de sa maison, et rien de plus ; j'occupais une place — importante, il est vrai, — dans la liste de ses biens, meubles ou immeubles, et c'était tout!... Et c'était beaucoup, car ma femme était une propriétaire soigneuse et brave. Si elle avait été menacée dans la possession, dans la propriété de son mari, avec quelle énergie, avec quelle vaillance elle l'eût défendu contre les attaques, contre les dangers, contre tout, jusqu'à l'oubli total d'elle-même.

Et dire que durant les longs mois, les mois bénis, les mois d'impatience sacrée, où je fus admis à lui faire ma cour, je n'ai rien vu de tout cela ! Aveuglé par l'amour, je n'ai vu que sa beauté. Je n'ai rien compris à son regard, si étrangement, si implacablement dominateur ; je n'ai rien compris à sa bouche si admirablement tentatrice, et où je surprends maintenant des plis terribles, qui me glacent l'âme, et qui ne parviennent à s'effacer que sous l'humilité de ma soumission, que sous la lâcheté de mon obéissance !

*

**

Il avait été convenu que nous habiterions une jolie propriété que je tiens de ma mère, et que j'avais aménagée avec passion et selon mes goûts. J'étais fier de ce petit coin de terre, pour ainsi dire créé par moi, et où j'avais mis ce que je pense avoir en moi de sensibilité artiste, et de conception de poète. Je l'avais encore embellie pour la venue de ma femme, voulant un décor de jardin et de maison digne de sa beauté.

Le lendemain du jour où nous nous installâmes, ma femme me dit, après une promenade rapide :

— Vous avez fait, mon ami, dans ce jardin et dans cette maison, des folies que ne comporte pas notre situation de fortune. Tout cela

est beaucoup trop lourd pour nous, et je ne saurais prendre la responsabilité d'une telle administration. Certes, je loue votre goût : il est parfait. Ce que je vous reproche, c'est de ne pas le proportionner à nos ressources. Vous allez... vous allez... sans vous préoccuper de savoir comment vous pourrez faire face à de telles exigences. Oh ! les âmes d'artistes !... Cela n'entend rien à la vie pratique.

Elle eut un sourire amer. Mais sa voix restait douce, quoique un peu brève ; et son front se barrait de ces plis, signes de calculs profonds et de ténébreuses arithmétiques.

Elle continua :

— Je suis d'avis que nous devons simplifier notre état de maison, et supprimer beaucoup, beaucoup de choses qui me paraissent inutiles... D'abord, qu'avez-vous besoin d'un jardinier?... Le fumier, les semences, l'entretien et les gages de deux hommes... ce qu'ils gâchent, ce qu'ils volent, font que les légumes nous reviennent à des prix excessifs, fous... invraisemblables... Avez-vous seulement calculé ce que vous coûte un navet ou une tomate?... Je parie que non... Nous planterons des pommes de terre dans le potager, et nous vendrons le surplus de notre provision... Quant aux fleurs !... une pelouse devant la maison, avec une corbeille de géraniums, et quelques rosiers çà et là... Cela doit suffire à vos besoins d'esthétique florale... Nous ferons du foin, du bon foin avec le reste. Notre cheval aimera cette combinaison... Et comme en ces sortes d'exécutions je pense qu'une décision prompte est tout ce qu'il y a de meilleur, je vous prierai de signifier, aujourd'hui même, son congé à votre jardinier...

J'étais atterré.

— Mais, ma chère Jeanne, répondis-je en balbutiant, vous n'y songez pas... Mon jardinier est un vieux jardinier... Il a servi ma mère pendant quinze ans ; voilà cinq ans qu'il est avec moi... C'est le meilleur, le plus honnête, le plus dévoué des hommes... Il est en quelque sorte de la famille...

Elle répliqua :

— Eh bien !... votre mère ne l'a-t-elle pas payé?... Vous-même ne l'avez-vous pas payé?... On ne lui doit rien, j'imagine... Que demande-t-il ? Aujourd'hui même, vous entendez, mon ami... Je ne veux plus le revoir demain...

C'est en tremblant, comme si j'allais commettre une mauvaise action, un crime, que j'abordai, dans le jardin, le pauvre vieux jardinier... Juché sur une échelle, je me souviens, il taillait ses espaliers... Et brusquement, avec une voix dure, avec une voix forte, pour ne pas entendre les voix de reproche qui montaient du fond de mon âme, en grondant :

— Il faut vous en aller, père Valentin, criai-je... Je ne vous garde pas... je ne puis plus vous...

Le père Valentin chancela sur son échelle... Je crus qu'il allait tomber...

— Vous ne me gardez plus... monsieur Paul? bégaya-t-il... Vous n'êtes plus content de moi?... Je vous ai peut-être fait du tort?...

— Non, père Valentin... mais il faut vous en aller, il faut vous en aller tout de suite!... tout de suite!

Jamais je ne reverrai, sur une figure humaine, l'expression de douloureuse tristesse dont se martyrisa la figure du vieil homme.

— Bien... bien!... monsieur Paul, fit-il le corps secoué d'un frisson... Je serai parti demain... Ah! pauvre monsieur Paul!

Je sentais les larmes me venir aux yeux :

— Pourquoi dites-vous ce : « Pauvre monsieur Paul! », père Valentin?...

Mais le bonhomme ne répondit pas. Il descendit de son échelle, ramassa son sécateur, et partit.

*

**

Le soir même de ce triste jour, ma femme avait pris possession de la maison, de l'écurie, du bûcher, du poulailler, de la remise, des greniers. Et, partout, son regard avait dit aux choses, soumises et domptées, comme je l'avais été moi-même :

— Il n'y a plus qu'un maître, ici, et ce maître, c'est moi!... Fini de rire, mes amis!

III

J'AVAIS DES AMIS, de chers, de fidèles, de merveilleux amis. C'étaient des poètes, des artistes, des contemplateurs de la vie. Ils réjouissaient mon cœur et surexcitaient mon esprit. C'est par eux, c'est en eux que je me sentais vivre réellement. Ils avaient le pouvoir généreux de réveiller mon intelligence, qui sommeille un peu dans la solitude, et de me révéler à moi-même. J'aimais à les réunir souvent, à leur livrer ma maison, et je n'étais jamais si heureux que lorsque je les avais là, autour de moi. C'était comme une belle, comme une ardente flambée dont s'embellissait mon foyer, qui éclairait mon âme, réchauffait mes membres engourdis de froid.

Peut-être dans le bonheur que j'éprouvais de leur présence, cordiale aussi comme un bon vin, se mêlait un sentiment de pur égoïsme. J'avais nettement conscience de leur influence protectrice, de leur utilité morale, et « du coup de fouet », dirai-je, qu'ils donnaient à l'activité de mon esprit. Mais si mon amitié n'était pas absolument désintéressée, si elle n'allait pas jusqu'à l'oubli total de moi-même, elle n'avait rien de bas, de calculateur et de parasitaire. Je leur étais reconnaissant de la bonne chaleur qu'ils savaient communiquer à tout mon être.

Parmi eux, il en était un que je préférais à tous, dans le fond de mon cœur. Il s'appelait Pierre Lucet. Je le connaissais depuis l'enfance. Ensemble, nous avons passé bien des défilés dangereux de la vie. Jamais le moindre nuage n'obscurcit le calme ciel de notre intimité. Je ne crois pas que j'eusse aimé un frère comme je l'aimais. Doué de magnifiques dons de peintre, mais toujours arrêté dans ses élans créateurs par une perpétuelle inquiétude, une constante défiance de soi-même, et aussi par les objections sans cesse multi-

pliées et lancinantes d'un esprit critique suraiguisé jusqu'à l'absurde, il avait fini par ne plus peindre. Il me disait, sous l'amertume qu'on entend trembler dans la voix des ratés et des impuissants :

— Que veux-tu que je fasse, en présence de cette écrasante beauté de la vie?... Copier la nature? Triste métier, auquel ne peuvent s'assouplir ni mon cerveau, ni ma main... L'interpréter?... Mais que peut être mon interprétation, fatalement restreinte, à la faiblesse de mes organes, à la pauvreté de mes sens, devant le mystère de ces inaccessibles, de ces incompréhensibles merveilles? Ma foi, non!... Je n'ai pas tant de sot orgueil, ni d'imbécile foi!... Crois-tu donc que l'homme a été créé pour faire de l'art?... L'art est une corruption... une déchéance... C'est le salissement de la vie... la profanation de la nature... Il faut jouir de la beauté qui nous entoure, sans essayer de la comprendre, car elle ne se comprend pas elle-même... sans essayer de la reproduire... car nous ne reproduisons rien... que notre impuissance, et notre infinité d'atome perdu dans l'espace...

— Pourtant, répondais-je... il est nécessaire de fixer un but à ses activités, à ses énergies... à ce dynamisme obscur par quoi nous sommes menés...

— Il est nécessaire de vivre..., voilà tout!... La vie n'a pas de but, ou plutôt, elle n'a pas d'autre but que de vivre... Elle est sans plus... C'est pourquoi elle est belle... Quant aux poètes, aux philosophes, aux savants qui se torturent l'esprit pour chercher la raison, le pourquoi de la vie, qui l'enferment en formules contradictoires, qui la débitent en préceptes opposés..., ce sont des farceurs ou bien des fous... Il n'y a pas de pourquoi!...

Et c'était un étonnement que de constater la profusion de ses idées, la nouveauté toujours neuve de ses images, l'habileté dialectique de ses arguments, pour arriver à ceci, toujours : « Il n'y a rien que de la beauté inconsciente et divine. »

Par un reste d'habitudes anciennes, quand il allait dans la campagne, il emportait toujours son chevalet, sa boîte à couleurs, une toile et un pliant. Il choisissait « un motif », s'asseyait sur le pliant, bourrait sa pipe, se gardait, comme d'un crime, d'ouvrir sa boîte ou de piquer son chevalet dans la terre, et là, durant des heures, il regardait... Il regardait les choses, non de cet œil bridé et clignotant qu'ont les peintres, mais de l'œil panthéiste des bêtes, au repos, dans les prairies.

Possédant de quoi ne pas absolument mourir de misère, mal tenu de corps, négligé en ses vêtements, la barbe inculte et les cheveux impeignés, il avait réduit ses besoins au seul nécessaire de la vie. Et comme un buisson qu'éclabousse la boue du chemin, et que salit la tombée des feuilles mortes, son âme était pleine de chansons.

D'abord, Jeanne consentit à recevoir mes amis. Elle les accueillit avec politesse, mais sans enthousiasme. Eux-mêmes, comprenant que « ce n'était plus la même chose », ne retrouvant plus les mêmes habitudes cordiales, la même liberté, un peu débraillée, je dois le dire, de nos réunions, espacèrent leurs visites. Ils se sentaient, d'ailleurs, gênés par le regard froid de ma femme, par sa bouche impérieuse d'où ne leur venait jamais une bonne parole. Je n'essayai pas de les retenir, quoi qu'il m'en coûtât. Et puis, j'avais fini par douter d'eux, du désintéressement de leur amitié.

Sans brusqueries, avec un art merveilleux d'observation mesurée et profonde, Jeanne, lorsqu'ils étaient partis, me faisait descendre jusque dans le fond de leur âme. Elle avait tout de suite deviné leurs défauts, leurs vices, qu'elle grossissait, qu'elle exagérait, mais avec une telle habileté, une telle vraisemblance, que ça avait été, au bout de peu de temps, un retournement presque complet de mes sentiments envers ces amis si aimés. Elle se servait d'un mot échappé dans la conversation pour me montrer des côtés inattendus de leur caractère, de plausibles infamies, de vraisemblables hontes. Je me défendais, je les défendais, mais de plus en plus mollement, car le doute était en moi, salissant ce que j'avais aimé, dévorant un à un mes plus chers souvenirs d'autrefois...

— C'est curieux! me disait-elle... On dirait que vous ne connaissez pas la vie... Et c'est moi, moi, presque une jeune fille encore... qui doit vous l'apprendre!... Ah! mon cher Paul, votre bon cœur vous fait voir les gens comme vous-même... Votre sensibilité vous aveugle à un point que je ne saurais dire!... Mais ils ne vous aiment que parce que vous êtes riche!

C'est sur mon ami, Pierre Lucet, que s'exerçait de préférence son esprit de démolition...

— Un paresseux, et voilà tout!... Il veut donner à son inexcusable paresse des excuses transcendantes et philosophiques, dont vous ne devriez pas être la dupe... C'est vraiment trop de naïveté!... Et puis, croyez-vous qu'il soit flatteur pour une femme délicate de recevoir

chez elle, d'avoir à sa table un tel goret!... Sa saleté me répugne, me soulève le cœur, me rend malade... S'il avait de l'amitié pour vous, il aurait du respect pour moi... il décroasserait ses guenilles, se laverait les mains, et ne se tiendrait pas devant moi, comme devant une fille de brasserie... Il viendrait, de temps en temps... tous les trois ou quatre mois... déjeuner avec nous... Soit!... Mais, s'installer ici, lui et sa hotte d'ordures, pendant des semaines... je vous assure que cela m'est pénible!...

Un jour que Pierre était parti seul dans la campagne, Jeanne me dit :

— Il faut en finir, mon cher Paul. Je ne veux pas que ma maison se désorganise à cause de votre ami... Voilà encore une femme de chambre qui me quitte, parce qu'elle ne veut pas — et je comprends sa répugnance — faire le ménage de M. Lucet... C'est un vrai fumier, sa chambre. Et son linge... on ne le prendrait pas même avec un crochet!... De quoi avons-nous l'air, je vous le demande, vis-à-vis de nos gens?... Je vous prie de vous arranger de façon à ce que M. Lucet soit parti ce soir... ce soir!... Vous inventerez, vous prétexterez ce que vous voudrez... Mais, pour Dieu! qu'il parte!... qu'il parte!...

Et comme soudain ma figure s'était attristée, Jeanne ajouta :

— Cela vous gêne?... Eh bien! c'est moi qui lui ferai comprendre... à ce goujat!

En effet, comme ce pauvre Pierre rentrait, les souliers pleins de boue, le chapeau tout dégouttant de pluie, ma femme, qui guettait son retour, l'apostropha :

— Vraiment, monsieur Lucet, vous auriez pu essayer vos chaussures... et penser que mes tapis ne sont pas des garde-crotte!... Les domestiques n'ont affaire qu'après vous, ici!... Ma maison n'est pas une étable!...

— C'est peut-être le tort qu'elle a, répondit Pierre, de sa voix douce... Elle serait plus heureuse, mais j'ai compris... Paul est-il là?

— Non, Paul est à la ville...

— C'est bien!... vous lui direz que je l'aime toujours, ce pauvre Paul!... Et quand il aura envie de pleurer, qu'il vienne chez moi!... Ça lui fera du bien...

J'étais derrière la porte du salon, quand se passait cette scène cruelle... Je n'avais qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, mais je ne le prononçai point, et je ne fis point le geste!

Je tombai sur un siège, anéanti, la tête dans les mains, avec un poids si lourd sur mes épaules que j'eus la sensation que quelque chose de maudit venait de descendre sur moi!...

Et lui aussi, Pierre Lucet, il avait dit : « Pauvre Paul! » quand on l'avait chassé, comme j'avais chassé le vieux jardinier!

IV

BIENTÔT, NOTRE MAISON DEVINT silencieuse, et presque farouche. De même qu'elle avait chassé les amis, elle chassa les pauvres, ces amis inconnus, ces amis éternels de nos révoltes et de nos rêves. Aux misérables qui passent, elle ne souriait plus, comme une espérance, une promesse de joie et de réconfort. Par les routes, par les sentes, sur les talus, derrière les murs, ils s'étaient dit, sans doute, la mauvaise nouvelle. Aucun ne s'arrêtait plus devant sa claire façade, autrefois si hospitalière, si inviteuse, maintenant protégée contre l'imploration des sans-pain et des sans-gîte, par l'effroi de deux dogues, gardiens de nos richesses, et aussi par l'insolence des domestiques qui aiment à se venger sur les faibles des duretés de leur asservissement.

Jadis, quand je rentrais de la promenade, le soir, et que j'apercevais sur le coteau notre maison, surgissant de son bouquet d'arbres verts, notre maison avec ses fenêtres pareilles à de bons regards, je sentais descendre, couler en moi, quelque chose d'infiniment doux : une paix délicieuse, la conscience d'avoir accompli un devoir d'amour et de solidarité humaine. Aujourd'hui, rien que sa vue m'était comme un remords, et je détournais les yeux de ce toit, qui n'arbitrait plus qu'un égoïsme implacable et glaçant... J'avais honte d'elle, et il me semblait qu'en me voyant passer, les gens disaient : « C'est celui qui habite la maison où ne s'arrêtent plus les pauvres ! »

Ma mère, âme tendre, cœur de pitié, avait fait de sa maison une sorte de refuge. Elle en avait ouvert les portes toutes grandes aux misères errantes, aux désespoirs qui cheminent vers le crime ou vers la mort. Pour ceux qui ont faim et qui ont froid, il y avait toujours chez nous une table prête, un foyer allumé. Elle visitait les pauvres

du pays et soignait les malades. Des malheureux, elle n'exigeait pas qu'ils eussent des vertus héroïques : il lui suffisait pour les secourir, qu'ils eussent du malheur.

— Il n'y a pas de hiérarchie dans la douleur, me disait-elle souvent. Toutes les douleurs, d'où qu'elles viennent, sont également respectables, et elles ont droit à notre émotion !

Je me souviens qu'elle avait — avec son habituelle et discrète bonté, et au grand scandale des honnêtes gens — accueilli, recueilli, devrais-je dire, une fille de la ville, chargée du mépris universel, même du mépris des pauvres. Cette fille rôdait, le soir, dans les ruelles obscures, se livrait pour un sou, pour un verre d'alcool, pour rien, à qui voulait la prendre. Le jour, quand elle passait sur les trottoirs, sale, dépeignée, couverte de guenilles puantes, ramassées dans les ruisseaux, volées aux gadoues des maraîchers, on la chassait à coups de pierres, on lui jetait des ordures, à cette ordure. Ceux-là même à qui, la veille, elle s'était prostituée sur un banc d'avenue ou une borne du quai, l'insultaient. Elle ne répondait jamais, ne se plaignait jamais ; elle fuyait, plus vite, devant les pierres, les coups, les outrages, et, baugée dans quelque trou fétide, elle attendait, en dormant, que la nuit vînt, pour recommencer son inexorable métier. Elle eut, un jour, un enfant, graine de hasard qui germa dans cette terre pourtant si infertile de la ribote et de la débauche. Et ce petit être, conçu sur la borne du chemin dans les baisers d'ivrognes qui meurtrissaient comme des coups, elle l'aima avec une frénésie d'indicible passion. Par quel prodige cette femelle inconsciente qui n'avait gardé des sentiments humains que les obscurs et sauvages instincts de la brute originelle, devint-elle une mère admirable ? C'est dans la pourriture, dans la décomposition organique que la vie s'élabore, pullule et bouillonne ; c'est dans le fumier qu'éclosent les plus splendides fleurs et les plantes les plus généreuses.

Je crois bien que jamais un enfant de riche ne fut choyé, caressé, pourvu de tout, comme le fut l'enfant de cette pauvre. Et, à mesure que ce petit corps, soigné, baigné, parfumé, nourri de bonnes choses, vêtu de chauds lainages et de linges bien blancs, s'emplissait de santé radieuse, de joie, et de vie luxuriante, le corps de la mère s'amaigrissait, se décharnait, devenait spectre ambulante, ambulante cadavre, un cadavre qu'animait seulement ce qui lui restait encore de chaleur acquise. Le soir, quand l'enfant gorgé de nourriture et de

caresses s'endormait, elle trouvait encore la force de s'en aller offrir du plaisir aux rôdeurs nocturnes, et de râler l'amour, au fond des bouges, avec les passants.

Ma mère s'émut à la profonde tristesse de ce drame. Elle fit venir cette fille avec son enfant, l'habilla, la nourrit, lui donna de l'ouvrage généreusement payé, tenta de l'arracher à l'abjection de sa vie.

— Je ne peux pas... je ne peux pas..., gémissait la malheureuse. C'est plus fort que moi... Il y a quelque chose qui me pousse, qui me brûle...

Alors, ma mère l'attira vers elle, la baisa tendrement au front, et elle lui dit :

— Je n'ai pas à vous juger, ma pauvre enfant... Dieu seul sait ce qu'il a mis de boue dans le cœur de l'homme...

Je me plaisais à raconter cette histoire lamentable à ma femme, qui s'en indignait.

— Une pareille créature!... En vérité, mon ami, je crois que votre mère était un peu folle... Ne voyez-vous pas que de pareilles et incompréhensibles bontés ne sont que des primes données à la paresse, au vice, au crime?

Et généralisant ses idées, elle professait :

— Moi, j'ai horreur des pauvres!... Les pauvres sont des brutes!... Je ne conçois pas qu'on puisse s'occuper d'eux. Mais vous êtes socialiste... À quoi bon essayer de vous faire comprendre ce qu'il y a de stupide, et d'illusoire, dans ce qu'on est convenu d'appeler : la charité?... Certes, si je rencontrais un vrai malheur, je serais la première à le soulager... Mais je ne veux pas être la dupe d'un sentimentalisme ridicule, qui vous porte à trouver intéressants et dignes de pitié tous ces affreux ivrognes, toutes ces dégoûtantes prostituées que sont les pauvres... Je pense que la société est parfaite ainsi : les honnêtes gens, d'un côté, c'est-à-dire nous; les criminels de l'autre... c'est-à-dire les pauvres... Et toute votre poésie ne changera rien...

— Écoutez, ma chère Jeanne, lui répliquai-je timidement... Peut-être avez-vous tort de juger les choses ainsi. Il n'y a rien d'éternel dans les sociétés humaines. Les riches d'aujourd'hui peuvent devenir les pauvres de demain, et réciproquement... Je ne fais pas appel à vos sentiments d'altruisme... Je fais seulement appel aux sentiments que vous devez avoir de votre propre sécurité... Il n'est pas bon d'exaspérer le pauvre... Avez-vous remarqué quelquefois le regard de

meurtre que vous jettent, en passant, le charretier, sur la route, et le paysan, dans son champ?... Et n'en avez-vous jamais frissonné?...

— Tu tu tu tu! interrompit ma femme, je me moque des charretiers et de leurs regards... Il y aura toujours des gendarmes, n'est-ce pas?... Et puis, franchement, quand on donne à un pauvre, il faut donner à tous!... On n'en finirait pas, mon ami...

Et soudain, prenant un air découragé :

— Si vous saviez comme vous me faites de la peine, avec vos idées!... Il ne vous manquait plus que d'être un révolutionnaire!...

V

UN SOIR D'AUTOMNE, au crépuscule, je marchais dans le jardin.

Un vent aigre soufflait de l'ouest ; le ciel, chargé de nuages cuivreux, avait des regards mauvais. De la fièvre passait dans l'air. Sur les plates-bandes abandonnées, pas une fleur, sinon quelques tiges mortes, et quelques mornes chrysanthèmes de hasard, çà et là brisés, çà et là couchés sur la terre nue. Et les feuilles, jaunies, roussies, desséchées, s'envolaient des arbres, tombaient sur les pelouses, tombaient sur les allées, décharnant les branches, plus noires que le ciel.

Je ne sais pourquoi, ce soir-là, je marchais dans le jardin. Depuis le départ de mon jardinier, et la mort de mes fleurs, je m'étais, pour ainsi dire, claquemuré dans mon cabinet de travail, et j'évitais de sortir au dehors, ne voulant plus revoir ces coins si vivants de mon jardin, où tant de petites âmes me faisaient fête jadis, où j'aimais à m'enchanter l'esprit de la présence toujours renouvelée de ces amies charmantes, maintenant disparues et mortes. Peut-être le bruit, dans la pièce voisine, d'une discussion entre Jeanne et sa femme de chambre, m'avait-il chassé, m'avait-il poussé, devant moi, jusqu'à un endroit de silence où je n'entendrais plus cette voix colère, cette voix dure, cette voix implacable, si détestée des pauvres, des pauvres bêtes, des pauvres choses. Je ne me souviens plus.

Je me sentais infiniment triste, plus triste encore que ce ciel, que cette terre, dont je résumais, dont je décuplais en moi, à cette heure angoissante de la fin du jour, l'immense tristesse et l'immense découragement. Et je songeais que pas une fleur, non plus, n'était demeurée dans les jardins de mon âme, et que, tous les jours, à

toutes les minutes, à chaque pulsation de mes veines, à chaque battement de mon cœur, il se détachait, il tombait quelque chose de moi, de mes pensées, de mes amours, de mes espoirs, quelque chose de mort à jamais et qui jamais plus ne renaîtrait... Je suivais une à une toutes ces petites chutes, toutes ces petites fuites, toutes ces petites enallées de la vie dans le néant, et il me semblait que j'en éprouvais, dans mon être intérieur tout entier, la commotion physique, douloureuse, répercutée, comme un mystérieux écho, de la fibre de l'arbre, aux nerfs de ma chair.

On sonna à la grille. Comme je n'étais pas loin, j'allai ouvrir. Et je me trouvai en présence d'un très vieux homme qui portait, sur son dos, une grosse botte d'égantiers. Je le reconnus, malgré la nuit qui faisait de l'homme et de sa botte une seule masse d'ombre.

— Père Roubieux! m'écriai-je.

— Ah! c'est monsieur Paul! fit le vieux homme... Monsieur Paul lui-même!... Je vous apporte vos égantiers, monsieur Paul, comme tous les ans... Ah! dame! ils sont beaux, beaux, beaux!... Je les ai choisis, pour vous, comme de juste.

Il avait franchi la grille ouverte, et déposé, à terre, son fardeau. Et malgré le vent glacial le bonhomme était en sueur. Il s'essuya le front du revers de sa manche :

— Y a du nouveau, à ce qu'on m'a dit... Paraît que vous êtes marié, monsieur Paul!... C'est bien! C'est bien!... Et votre défunte mère serait joliment contente!... Moi aussi je suis content!... Fallait ça, voyez-vous, pour vous, pour la maison, pour le pays... Un homme sans femme, c'est comme un printemps sans soleil...

Pendant que le père Roubieux parlait, je songeais que je n'avais pas les vingt francs que je lui donnais tous les ans, quand il venait m'apporter ses égantiers. Les demander à Jeanne, c'eût été des questions, des reproches, une scène pénible que je ne voulais pas affronter.

— Je n'ai pas besoin d'égantiers, cette année, mon père Roubieux... balbutiai-je en tremblant.

Mais le bonhomme se récria :

— Comment, cette année... l'année de votre mariage!... Mais ce n'est pas cinquante que je vous apporte, c'est cent... Cinquante pour vous, cinquante pour votre petite dame!

Et, d'un ton que je m'efforçai de rendre bref, impératif :

— Non, pas cette année, je vous assure...

Le père Roubieux gémit :

— Ah! ben! ah! ben!... Depuis trois jours que je suis dans la forêt pour vous trouver les meilleurs!... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, à c't'heure?... Bien sûr que je ne les remporterai pas jusqu'à Loudais... Je suis trop vieux, je n'aurais plus la force...

En levant les yeux vers la maison, je remarquai que les fenêtres de l'appartement de ma femme étaient éclairées.

— Elle est chez elle, me dis-je; elle ne descendra pas avant le dîner.

Cela m'enhardit.

— Venez avec moi, père Roubieux.

Je le conduisis à la cuisine, où je lui fis servir un reste de viande, du fromage et une bouteille de vin.

Et pendant que le vieux mangeait, je me disais :

— Voilà un pauvre être qui, durant toute sa vie, a travaillé durement, comme un cheval de ferme. Il n'en peut plus... Son dos est courbé, ses jambes flageolent, ses bras ne peuvent plus étreindre les lourds fardeaux. Chez lui, il n'y a pas un sou... Tout ce qu'il a gagné, dans son atroce vie de travail, lui a suffi, à peine, pour se nourrir maigrement, pour ne pas aller absolument nu par les chemins... Et il a élevé six enfants, qui triment à leur tour, on ne sait où... Moi, je suis riche! et je vais, tout à l'heure, renvoyer ce vieillard qui, pendant trois jours, s'est exténué pour moi; je vais le renvoyer sans un sou, avec ses églantiers que je lui refuse, je vais le renvoyer pour ne pas attirer sur moi la colère de ma femme... Est-ce donc vrai que j'en suis venu à cet état d'incomparable lâcheté?

Le vieux mangeait toujours. Et, assis en face de lui, de l'autre côté de la table, je le regardais. Je regardais son corps usé, déformé par la misère, sa face ridée où la peau, durcie comme un cuir, moulait une ossature décharnée de squelette; et mes yeux s'emplissaient de larmes. Est-ce sur lui que je pleurais, est-ce sur moi? Je n'eus pas le temps de me poser cette question. La porte de la cuisine s'ouvrit et ma femme entra. Oh! cet œil dur, ce pli de mépris qui tordit le coin de ses lèvres, cette figure d'étonnement et de dédain, je les revois encore. Elle passa sans prononcer une parole. Le vieux ne l'avait même pas vue, occupé qu'il était à s'emplir le ventre, tout entier à son extase d'affamé devant la viande et le vin.

Je le reconduisis jusqu'à la grille.

— Et vos églantiers, père Roubieux ?

Il se sentait plus fort d'avoir mangé. Sans une plainte, il les rechargea sur son épaule, et, les calant d'un mouvement de reins sur son dos d'octogénaire, il dit même gaiement en me remerciant :

— J'arriverons pas de bonne heure à la maison, aujourd'hui... trois lieues de chemin ! Mais on est lesté. À l'année prochaine, monsieur Paul !...

Quand je retrouvai Jeanne, une heure plus tard, au dîner, elle me dit simplement :

— Ma maison n'est pas un repaire de vagabonds, et je vous serai obligée, à l'avenir, de recevoir vos amis ailleurs que chez moi.

VI

JE FIS UNE LONGUE et dangereuse maladie. La vie, refoulée au-dedans de moi-même, privée de ses expansions nécessaires, protesta violemment. Mes organes ne purent résister à ce manque d'air, de chaleur, de lumière, survenu dans mon existence morale et mes habitudes physiques, après notre mariage. En proie à la fièvre, je demeurai au lit durant six semaines, six lentes, interminables semaines. Jeanne me soigna fidèlement, correctement, sans émotion, il est vrai, avec cette ponctualité administrative qu'elle avait dans l'accomplissement de n'importe quelle fonction domestique. Elle mettait à me soigner l'intérêt qu'elle mettait, par exemple, à surveiller la réparation d'un meuble précieux, et rien d'autre. On n'eût pas dit que la mort était là, toute proche, qui menaçait une moitié de sa vie, dans la mienne. Dans les accalmies de la fièvre, pendant les intervalles du délire, je souffrais cruellement de cette insensibilité, bien que je me rendisse parfaitement compte que Jeanne n'épargnait pas sa peine. Elle passait les nuits à mon chevet, ne voulant déléguer à personne ce fatigant devoir. Étrange et douloureuse sensation, je ne lui en avais aucune reconnaissance. Quand elle se penchait sur moi, je détournais les yeux pour ne point voir cette physionomie d'impassible courage, et ce regard de dur devoir. L'inquiétude en était si complètement absente, et il m'eût été si doux de saisir dans ce regard une expression de peur, de bouleversement intérieur, une trace de larme, quelque chose de fugitif et d'angoissé par quoi j'eusse senti que son cœur battait, s'affolait, saignait ! Même lorsqu'elle m'obligeait, avec des gestes doux et habiles, à boire mes potions, elle restait, malgré soi, impérieuse et dominatrice. Jamais elle n'eut une de ces câlineries dont on berce les malades, ainsi que les petits

enfants. Ses prières conservaient, sous la douceur de la voix, la dureté, presque l'insolence d'un ordre.

Souvent, le soir, je me souviens, en me réveillant des torpeurs de la fièvre, je l'apercevais, au fond de la chambre, en face de mon lit, assise entre les deux fenêtres, devant un petit bureau qu'elle avait fait apporter là. Elle griffonnait des chiffres sur ses carnets, établissait ses comptes de maison, se livrait à des opérations absorbantes et compliquées de caissier. Je ne voyais que son dos et sa nuque inclinée, presque noirs sur le fond éclairé de la tenture murale ; une ligne de lumière rose cerclait les formes si belles, si pures de ses épaules ; l'admirable et souple contour de son buste, puissant et délicat comme un bulbe de lis, vaporisait ses cheveux d'un mystère d'auréole. Au sortir des terreurs de la fièvre, j'aurais dû éprouver une délicieuse sécurité à cette présence protectrice de ma femme ; j'aurais dû en jouir comme, après un passage dans les ténèbres, on jouit d'un paysage de fraîcheur et de lumière. Non seulement je n'en jouissais pas, mais le froissement des papiers dont s'accompagnait cette présence, les notes accumulées, le retournement des pages des livres de comptes, et le craquement de la plume, m'étaient un intolérable agacement :

— Jeanne, gémissais-je... ma chère Jeanne... je vous en prie... venez près de moi.

Et sans se retourner à ma voix plaintive, sa plume entre les dents, elle répondait :

— Avez-vous besoin de quelque chose?... Voulez-vous boire?

— Non, je n'ai pas besoin de boire... je n'ai besoin de rien... je n'ai besoin que de vous!

— Tout à l'heure, mon ami... j'ai fini... Et ne parlez pas... tâchez de dormir.

— Je ne puis pas dormir tant que vous n'êtes pas près de moi... Si vous saviez comme le bruit de vos papiers, de vos tiroirs, de votre argent, m'énerve!

— Il faut pourtant bien que je termine ces comptes... je suis en retard de plus de huit jours, mon ami...

— Jeanne, Jeanne, qu'est-ce que cela fait que vous soyez en retard, pour ces comptes?...

Et je sentais des petits sanglots trembler dans ma gorge.

— Je suis venue ici, mon ami, pour ne pas vous laisser seul... Mais si ma présence vous irrite, j'irai dans ma chambre, désormais... Il faut bien que je termine ces comptes.

— Ce n'est pas votre présence, ma chère Jeanne... c'est la présence de ces... chiffres... de ces comptes!

Alors, elle rangeait ses carnets, ses tiroirs, ses notes, refermait son bureau et venait s'asseoir près de moi, silencieuse et glaçante, le buste raide, les bras croisés, les yeux très loin, la pensée plus loin encore que les yeux.

— Ah! ma chère Jeanne, sanglotais-je... souriez-moi, je vous en prie... Vous ne me souriez jamais... Jamais vous ne m'avez souri... Un sourire de vous, une bonne parole de vous... une toute petite, toute petite tendresse de vous... et il me semble que je serais tout de suite guéri!...

Toujours impassible, sans la moindre secousse dans son être, sans le moindre sursaut au cœur, elle m'imposait silence :

— Chut!... Il ne faut pas que vous parliez... il faut que vous dormiez... Vous êtes un enfant!

Et il me semblait, à la voir près de moi, immobile, sans une chaleur dans son masque d'insensible divinité, qu'un mauvais ange me gardait.

Un jour, c'était pendant ma convalescence, je reposais dans un grand fauteuil, devant la fenêtre ouverte de ma chambre. Ma femme était près de moi, assise aussi. Nous regardions le ciel. L'air était charmant, léger, d'une fluidité caressante et chaude. Des souffles de résédas, des parfums de roses lointaines arrivaient jusqu'à nous. Je crus qu'une détente s'opérait dans la chair et dans l'âme de ma femme.

Il me semblait qu'une lueur nouvelle avait brillé dans ses yeux. Je lui pris les mains.

— Jeanne, m'écriai-je... Ah! si vous pouviez m'aimer!

— Mais est-ce que je ne vous aime pas?...

— Non, non... Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas!... Pourquoi dites-vous de pareilles choses?... Et que me reprochez-vous?... Tenez!... justement, j'ai terminé mes comptes de l'année... Eh bien! savez-vous ce que j'ai fait?...

J'espérai une action héroïque :

— Qu'avez-vous fait, ma chère Jeanne ? demandai-je, haletant.

— Eh bien ! j'ai fait quinze mille francs d'économies ! dit-elle.

Et ses yeux brillèrent comme deux étoiles. Un sourire angélista ses lèvres.

— Et vous dites que je ne vous aime pas !

J'avais, à ces paroles, vivement retiré mes mains des siennes ; mon cœur s'était serré, comme sous l'approche d'un dégoût nauséeux...

— Eh bien ?... Qu'avez-vous ? demanda Jeanne... C'est tout ce que vous trouvez à me dire ?...

Je ne trouvais rien à dire, en effet. J'étais abasourdi, comme après un coup, une chute, un évanouissement. Jeanne s'était levée, me regardait durement. Pour la première fois, j'éprouvais en moi quelque chose de plus que de la douleur, une frénésie aiguë qui ne pouvait être que de la haine. Et, tout d'un coup, la langue déliée, le cerveau fouetté comme par des ondes de feu, je criai :

— Quinze mille francs !... Et c'est pour ça que vous avez pris toute la beauté de ma vie, que vous avez volée aux pauvres leur morceau de pain et leur part de joie !... Pour ça !... pour ça ! Allez-vous en !... Je ne veux plus vous voir !... Allez-vous en !... Je... je...

— Vous êtes un misérable ! interrompit froidement ma femme.

La secousse avait été trop violente, et j'étais trop faible pour en supporter l'atteinte. Au moment où, par un effort insensé, je tentais de me lever, pour chasser ma femme de la chambre, le ciel, la chambre, ma femme, tout, autour de moi, s'évanouit dans une blancheur morne de suaire, et je tombai lourdement sur le parquet.

VII

CETTE SCÈNE VIOLENTE ne me fut pas profitable. Ma femme m'en garda une rancune silencieuse, mais persistante, que ne purent effacer les humilités de mon repentir. Elle continua de veiller sur ma convalescence, comme elle avait veillé sur ma maladie, avec la même stricte ponctualité, un peu plus glacée, voilà tout. C'est tout ce que je gagnai à cet accès de révolte qui fut plus fort que ma volonté. Durant cinq jours — les cinq jours qui suivirent ce fâcheux et inutile drame —, Jeanne ne répondit que par de secs, par de durs monosyllabes, aux questions, d'ailleurs embarrassées et timides, que je lui adressais. Une fois, j'osai l'implorer.

— Jeanne!... Jeanne!... m'écriai-je. Vous pensez toujours à ces vilaines choses?

— Pas du tout, je vous assure.

— Si, si... vous y pensez! Je le sens, je le vois... Vous ne parlez plus... Vous êtes toute triste... Je vous fais horreur!... Jeanne, écoutez-moi... Venez plus près de moi... Donnez-moi votre main.

Elle allongea sa main vers moi, sa main froide et molle, une main de morte... Je poursuivis en couvrant cette main de baisers :

— Il ne faut pas faire attention à ces mauvaises, à ces injustes, à ces odieuses paroles — oui, odieuses! qui me sont échappées, l'autre jour, sans raison... Vous voyez bien que je suis encore malade... Je n'avais pas ma tête... C'était un reste de fièvre, de cette fièvre maudite... Non, je vous le jure, je n'ai pas eu conscience de ce que je vous ai dit... Je ne sais même plus ce que je vous ai dit...

— Ne parlons plus de ça!... puisque je n'y pense plus.

J'insistai vivement, pétrissant dans la mienne cette main qu'aucune chaleur n'animait.

— Si... si... vous y pensez toujours, vous y pensez plus que jamais. Quel malheur! Vous croyez que j'ai voulu vous faire de la peine. Et pourquoi vous eussé-je fait de la peine, ma chère Jeanne?... Là... voyons!... C'est de la folie! De la peine à vous, qui avez été si admirable pour moi, qui m'avez soigné avec tant de dévouement... avec tant de... tant d'héroïsme!

— Oh! d'héroïsme! fit-elle avec un froid et ironique sourire.

— Oui... oui... d'héroïsme, mon cher petit cœur. Vous avez été héroïque, vous avez été...

Je cherchai un mot plus grandiose, plus formidable et, ne le trouvant pas, je répétais, en remplaçant par des gestes enthousiastes, ce mot qui ne me venait pas à l'esprit :

— Héroïque... héroïque... Vous avez été héroïque... Il n'y pas d'autre mot!...

Je n'étais pas sincère... J'exagérais à plaisir les éloges. Il y avait, je le sentais, dans le ton de ma voix, quelque chose qui sonnait faux. Jeanne ne fut point la dupe de cette comédie, je le vis clairement au regard tout embrumé de mépris qu'elle me jeta dans un haussement d'épaules. Alors, à bout d'arguments attendrissants, à bout d'arguments apologétiques, je ne pus que réitérer, en bégayant :

— C'était un reste de fièvre... Je n'avais pas ma tête...

Pendant quelques secondes, Jeanne, visiblement, s'éjouit de mon embarras. Puis, d'une voix tranquille, elle dit :

— Non, mon ami, vous n'aviez pas la fièvre... Vous étiez, au contraire, dans toute votre raison... Vous m'avez montré, dans un éclair de vérité, le fond de votre nature ingrate et brutale... Vous avez bien fait, et je ne vous en veux pas... Il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir sur la véritable pensée des gens... si douloureux, si désillusionnant que cela puisse être... Je préfère votre franchise à cette longue hypocrisie de soumission...

Et, tout à coup, persifleuse, avec des mots qui sortaient de sa bouche, cinglaient comme des coups de fouet :

— La beauté de votre vie!... Je vous ai pris la beauté de votre vie!... Pauvre cher chéri!... Ah! je suis une bien grande sacrilège!... La beauté de votre vie! Aussi, pourquoi ne m'avoir pas expliqué qu'il y avait tant de beauté, et si rare, dans votre vie!... Me laisser dans

une telle ignorance de cette beauté merveilleuse et sacrée, quelle négligence, mon cher Paul!... Mais maintenant que je la connais, cette beauté de votre vie, ne craignez plus que je vous la prenne à nouveau.

— Oh! Jeanne, ne raillez pas... ce n'est point généreux... Cela me fait trop de mal!...

— Mais je ne raille pas, mon ami... Je m'accuse, au contraire... Et, sans doute aussi, que j'ai pris la beauté de la vie de votre ami, M. Pierre Lucet!... N'avoir pas respecté l'esthétique — c'est bien l'esthétique, n'est-ce pas? — de ses chaussettes qui traînaient sur les meubles, de ses pantalons troués, de ses souliers boueux, n'avoir rien compris à toute la beauté de sa crasse, combien je me le reproche!... Ah! je fus une grande coupable, vraiment!

J'avais le cœur serré de dépit, de colère, de douleur, je ne sais plus... Il me semble bien, pourtant, que j'eusse marché avec plaisir sur ma femme; oui, je crois que j'aurais eu une sorte de volupté barbare à lui sauter à la gorge, à lui faire rentrer dans la bouche tous ces mots horribles dont elle me poignardait. La renverser, la terrasser, lui imprimer mes genoux sur le ventre, lui frapper le crâne contre l'angle des murs, je me rappelle que j'y songeai un instant. Je parvins à contenir l'effrayante colère qui grondait en moi. Et, m'humiliant plus encore, masquant d'un repentir imbécile tout le désir de meurtre par quoi j'étais remué, je lui dis :

— Vous vous vengez, ma chère Jeanne... Vous avez raison... J'ai eu tort, je vous en demande pardon... Oubliez cette minute de folie... Jeanne, ma chère petite Jeanne, dites-moi que vous l'oubliez.

— Mais certainement, mon ami...

— Dites-le-moi mieux que cela.

— Et comment voulez-vous donc que je vous le dise?

Pas un pli de son visage n'avait bougé... Je compris que mes prières se briseraient contre le mur de son cœur... Je détournai la tête, et restai silencieux.

Alors ma femme reprit sa place devant le petit bureau, au fond de la chambre, entre les deux fenêtres. La nuit tombait, triste comme la mort. Jeanne alluma sa lampe. Et, durant toute la soirée, j'entendis le froissement des notes, le bruit de l'argent compté, le glissement

aigre de la plume qui traçait des chiffres. À la fin, mes nerfs se détendirent, et je fondis en larmes.

Au bruit de sanglots que je ne parvenais pas à étouffer complètement dans l'oreiller, Jeanne, sans détourner la tête, me demanda :

— Qu'avez-vous?... Vous pleurez?

— Non! répondis-je.

— Comme vous voudrez! fit-elle.

Et elle se remit à écrire.

VIII

J'AURAI PEUT-ÊTRE ACCEPTÉ l'infamie de cette existence monstrueusement égoïste, de cette criminelle et abjecte existence, si contraire à tous mes besoins d'expansion, à tous mes désirs d'unité morale, à toutes mes idées de sociabilité et d'harmonie ; peut-être me serais-je résigné à ces écroulements de mes rêves, et, l'habitude aidant, peut-être serais-je arrivé à n'en pas souffrir, si j'avais trouvé dans la libre possession physique de ma femme une compensation à ces continuels renoncements, et, comment dirais-je cela ? une sorte de récompense pour tout ce que je lui abandonnais lâchement, pour tout ce que je lui sacrifiais honteusement de ma personnalité, de ma conscience, de ma liberté individuelle, qui est, cependant, la seule raison pour quoi il soit amusant de vivre !

Souvent, je me suis posé cette question, et, malgré le remords où me laissait la constatation de mon irrémédiable déchéance, chaque fois je l'ai résolue, dans un sens affirmatif. Oui, je crois bien que je serais allé à l'oubli que donne la volupté, comme un pauvre diable se rue vers ce terrible narcotique, vers cet effrayant endormeur de la souffrance, qu'est l'alcool. Je concevais parfaitement que l'abrutissement consécutif aux violents plaisirs que j'imaginai, et les lourdes cuvées de cette saoulerie de luxures, dont la frénésie croissait en raison de leur inassouvissement, m'eussent permis d'attendre leur retour quotidien, dans l'abolition de ma vie intellectuelle.

Cette suprême ressource, qui m'était le seul lien par quoi j'eusse été retenu à ma femme, puisque celle-ci avait tranché, volontairement, tous les autres, me fut interdite. Non que Jeanne me refusât ce que les juristes, dans leur langage odieux et comique, appellent « le devoir conjugal », et ce que j'appelle, moi, « le devoir humain »,

délit caractérisé dont j'aurais pu me prévaloir devant la loi. Elle n'en partagea jamais les ivresses, ce qui est pire. Jamais, à un seul moment, je n'eus la joie de voir, de sentir cette chair splendide, si miraculeusement ornée pour l'amour, s'animer sous mes caresses, se réchauffer sous mes baisers, frissonner à l'approche du merveilleux prodige. Baisers, caresses, spasmes, elle les subissait, ainsi qu'on subit la visite de quelque importun ou indifférent voisin. L'acte d'amour lui était insupportable, non comme une souffrance, mais comme un de ces mille petits ennuis coutumiers à la vie domestique, qu'on accueille avec de menues impatiences, de menus dépités, sans révoltes, sans cris de colère, et qui font dire aux yeux résignés, à la bouche chargée de moues, au front plissé : « Comme c'est embêtant !... Mais, puisqu'il le faut ! » De cela, je souffris cruellement, plus, peut-être, que de tous mes rêves évanouis.

Je considère la volupté, non seulement comme un des plus impérieux droits de l'homme, mais surtout comme un de ses plus hauts, de ses plus sacrés devoirs. La nature a compris admirablement que la Vie doit se transmettre dans une magnifique exaltation de tout l'être vers l'infini. C'est par la volupté seule que l'homme, véritablement, connaît l'idéal suprême, et qu'il atteint, dans la minute inoubliable, à ce qu'il peut y avoir de mystérieux, de formidable, de divin dans sa destinée et dans sa mission de créature vivante. En lui réside le dépôt sacré du germe, dont il doit un compte sévère à l'Espèce.

Je tentai d'amener Jeanne à la compréhension de la vie sexuelle. Je lui montrai la nature tout entière pâmée pour le divin aiguillon du désir. Je lui expliquai l'instinct qui pousse le mâle vers la femelle, et qui les accouple et qui les complète, éternel vainqueur de la mort. Elle ne fit que hausser les épaules. Je lui dis :

— De même que les abeilles et les papillons fuient les fleurs stériles, de même Dieu se détourne des créatures qui n'ont point été réjouies dans leur sexe. Elles sont maudites.

— Oh ! ne mêlez point Dieu à ces saletés-là ! fit-elle.

Alors, je tentai d'exalter ses sens par la représentation d'images voluptueuses, par des lectures passionnées si puissantes sur l'esprit des femmes. J'eus recours aux caresses les plus étranges, aux baisers les plus savants. Elle resta de marbre, étonnée de ces manœuvres pour lesquelles elle manifestait plus de mépris que de dégoût. Elle ne s'en trouvait pas souillée dans son âme, dans sa chair, car elle était

sans pudeur ; elle s'en trouvait — comment dire ? — ridiculisée... Un jour que je mettais à la convaincre une frénésie presque ordurière, elle éclata, tout d'un coup, d'un rire nerveux, d'un rire qui dura longtemps, et quand le rire s'éteignit, elle me dit :

— Ah ! mon pauvre ami !... Si vous aviez pu vous voir dans une glace !... Que vous étiez comique !... Que vous étiez laid !...

J'ai renoncé à faire vibrer ce corps inerte, dont aucune chaleur, jamais, ne réchauffera l'insensibilité de marbre. La vue de sa beauté m'est odieuse, aujourd'hui. Elle me répugne et me fait peur comme une monstruosité.

Quelquefois, étonnée de la réserve que je garde maintenant vis-à-vis d'elle, elle vient s'offrir. Mais elle est sans passion ; le plaisir n'obscurcit pas une seule minute, de son voile humide, ses yeux calculateurs qui semblent me dire :

— Si je fais cela, c'est pour que tu n'aïlles pas chercher ailleurs un plaisir que tu paierais peut-être...

Elle sauvegarde la caisse, voilà tout !

Une fois, comme je la repoussais, elle a voulu, telle une prostituée, me retenir par des caresses anormales, que je lui avais apprises, et j'ai supporté le supplice de les subir vainement, pour me payer la joie affreuse, l'immense et affreuse joie, de la mépriser, de la haïr...

Le Journal (30 septembre,
7, 14, 21, 28 octobre, 5, 11, 18 novembre 1894)

